

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# Journal pour tous



Vol. II.

OTTAWA, 13 NOVEMBRE, 1879.

No. 9.

## L'HONNÊTE HOMME.

*Suite.*

Elle se reprochait sans cesse cela, elle en souffrait du matin au soir. Telle était cependant la fatale influence de sa vie molle et oisive près de sa marraine qu'elle ne pouvait prendre sur elle assez de résolution pour se rendre utile au logis de son frère, et l'indemniser autant que possible de l'hospitalité qu'elle trouvait près de lui. Elle en rougissait d'autant plus, qu'Emile et Thérèse mettaient une bonne grâce exquise à ne jamais laisser voir à Joséphine combien cette charge nouvelle leur était pesante, au milieu des privations de toute espèce qu'il leur fallait s'imposer.

Sans cesse aux prises avec elle-même, mécontente de sa mollesse, sans avoir le courage de la surmonter, blessée constamment dans son orgueil et poursuivie par les plus amers et les plus cruels regrets, Joséphine vit peu à peu sa santé subir une grave altération, et tomba dans une mélancolie dont la tendre sollicitude de Thérèse et de son mari ne parvenaient presque jamais à la tirer. Sa beauté s'effaçait tous les jours et faisait place à une maigreur livide, indice trop certain des douleurs sourdes qui dévoraient lentement sa poitrine. À le voir négligemment revêtu, l'on aurait vainement cherché à reconnaître en elle la jeune fille magnère si brillante, si fière et si dédaigneuse. Chaque fois que le docteur Delloye venait la visiter, il la quittait triste et inquiet, hochant la tête et soupirant, car, il ne le comprenait que trop bien, l'art ne pouvait rien contre les maladies de l'âme : et Joséphine était frappée au cœur.

Aussi le mal qui la tuait faisait-il des progrès rapides et terribles; après un mois il ne fut plus permis à l'infortunée de quitter la chambre, et quelques semaines après Thérèse, assise près du lit de sa belle-sœur, pleurait en tenant dans ses mains la main amaigrie de l'agonisante.

« Ne pleure pas, ma sœur, lui dit Joséphine en se soulevant avec effort sur sa couche brûlante; ne pleure pas, Thérèse, car je suis heureuse de mourir. Dieu seul peut me consoler

des chagrins que j'éprouve, et puisse sa miséricorde ne pas étendre à l'autre vie le juste châtement que je reçois en celle-ci. Thérèse, j'aime l'homme dont j'ai refusé jadis la main; j'aurais payé du prix de tout mon sang le bonheur de porter son nom, seulement pour une journée, et ce titre, une autre en est fière et heureuse, une autre le mérite... Thérèse, je le vois bien, il ne me reste plus qu'à mourir!

—O ma sœur! chasse ces pensées douloureuses!

—Elles ne me quitteront que dans le tombeau, ma sœur.

—Non, Joséphine, non! vous n'êtes point aussi malade que vous le pensez; vous vivrez, vous vivrez heureuse.

—Heureuse! C'est un nom que je n'ai jamais mérité, et que je ne mériterai jamais, reprit la malade avec amertume. Heureuse! penses-tu que je l'ai jamais été au milieu de la vie bruyante et dissipée que je menais près de ma marraine. Heureuse! pouvais-je l'être en voyant sans cesse au-dessus de moi d'autres personnes plus riches, plus recherchées, plus belles que moi? Mon cœur saignait à chaque instant des blessures faites à ma vanité. Heureuse! oh! j'ai cessé de l'être le jour où la fatalité m'a fait quitter le logis maternel. Laisse-moi mourir, ma sœur; car j'ai honte de moi pour avoir sacrifié à un bonheur imaginaire un bonheur réel, pour avoir préféré les rêves insensés de mon orgueil aux sages conseils de mon frère!... Je reçois la juste récompense de cette fatale conduite. Me voici pauvre, dépourvue, par ceux qui se disaient mes protecteurs, du peu de bien que je possédais; me voici sans autre ressource que celle de ta charité et celle de ton mari; tu vois bien qu'il faut me laisser mourir!

—Oh! pourquoi te livrer à ce désespoir? Espère!

—L'espérance! c'est un sentiment pour moi. Crois-tu que je ne sente point les progrès que le mal fait à chaque instant dans ma poitrine? Crois-tu que le désespoir et le remords ne frappent une victime qu'à moitié? Non, Thérèse, non, mon pauvre ange; que mon fatal exemple te serve, à toi qui me consoles, qui ne m'abandonnes point à mes derniers

moments! Ne quitte jamais ta fille, donne-lui une éducation simple et en rapport avec sa position sociale; éloigne d'elle, comme tu en éloignerais le vice, toute idée d'ambition et de grandeur. Si le bonheur peut-être possible sur la terre, c'est dans une condition médiocre paisible; c'est l'accomplissement des saints et modestes devoirs que Dieu a imposés aux femmes, et dont elles ne s'écartent jamais sans remords et sans malheur!

En ce moment le prêtre qu'avait fait demander Joséphine entra, et passa près de l'agonisante une heure durant laquelle il lui prodigua les secours de la religion. Quand il sortit, une profonde pâleur, couvrait son visage et une vive émotion agita sa voix.

Emile, Thérèse et le docteur Delloye se précipitèrent dans l'appartement. Joséphine avait cessé de vivre.

« Pauvre enfant! dit le vieux médecin en s'approchant de la couche funèbre, pauvre enfant! triste victime de l'ambition et de la vanité, tu trouveras, dans le sein de Dieu, miséricorde et repos, car tu as bien durement expié sur la terre tes erreurs et tes rêves insensés!

Il s'agenouilla, et cachant son visage dans ses deux mains, se mit à prier seul avec le prêtre: car Emile avait emmené loin de cette scène de désolation sa femme évanouie.

Ce fut en ce moment que madame Dorvilliers entra, presque folle de douleur.

« O mon enfant! s'écria-t-elle en se jetant sur le cadavre et en l'étreignant de ses bras, ô mon enfant! ma pauvre enfant! pourquoi n'ai-je point jadis écouté les sages conseils de ton frère? tu ne m'aurais point quittée, tu n'aurais point reçu l'éducation fatale qui t'a perdue! Tu vivrais heureuse, et ta mère, ta vieille mère ne pleurerait point sur ton cadavre! Qui me consolera de ta perte? qui me donnera la force de la supporter? »

Le prêtre montra le Ciel à la pauvre mère.

Le vieux médecin entr'ouvrit la porte de la chambre voisine où se trouvait Thérèse, qui reprenait connaissance et qu'entouraient son mari et ses enfants.

## XX.

Le sentiment profond de douleur que la mort de Joséphine avait causé à Emile Dorvilliers et à sa famille, sans rien perdre de sa tendresse, finit peu à peu néanmoins, grâce au temps, par devenir moins âpre et moins amer. Après deux années, il n'était plus qu'un souvenir mélancolique qui revenait souvent apparaître à leur mémoire comme les vagues douleurs d'une cicatrice viennent rappeler une ancienne blessure. Ainsi l'a voulu la Providence, pour adoucir le fardeau pesant que les souffrances imposent à l'homme depuis le jour où il perçoit sa première pensée jusqu'au moment où le dernier soupir s'exhale de son sein. Si chacune de ces souffrances gardait leur désespoir dans toute son énergie, l'existence humaine ne serait plus qu'un long cri de douleur. Mais le miséricordieux père des hommes a laissé tomber sur eux, de ses mains puissantes, deux présents divins qui consolent et soulagent : l'espérance et l'oubli ; l'oubli, qui ôte au souvenir la douleur du passé ; l'espérance, qui déguise sous des fleurs les souffrances de l'avenir.

Donc, quoique tous les jours et pour ainsi dire à tous les instants, le nom de Joséphine se trouva sur les lèvres de Thérèse et de son mari, quoique madame Dorvilliers ne parlât jamais de sa fille sans que ses yeux s'emplissent de larmes, le calme, sinon le bonheur, avait reparu dans la maison d'Emile Dorvilliers. Le temps, grâce aux sages réformes et à l'activité laborieuse du négociant, y avait de même ramené l'aisance, et peu à peu chacune des privations imposées par la nécessité disparaissait pour faire place au bien-être qu'elle avait supprimé. Enfin François Muller avait placé dans ses bureaux, à Paris, Edouard Desvignes qui, par ce moyen, pouvait subvenir honorablement à l'existence de sa femme et faire oublier, par sa conduite régulière et son travail infatigable, les imprudences et les fautes qu'il avait commises.

Un soir, Emile venait de s'acquitter de la dernière somme qu'il devait aux négociants dont le généreux secours lui était venu si loyalement en aide, deux années auparavant ; c'était un résultat inespéré et qu'il était loin d'attendre si tôt. Aussi la satisfaction rayonnait-elle sur son visage, lorsqu'il vint retrouver sa femme et ses enfants qui l'attendaient pour souper avec son père, sa mère, et le vieux docteur Delloye.

— Emile a quelque bonne nouvelle à nous annoncer, dit Thérèse en se penchant pour présenter son front aux baisers de son mari. Je lis cela dans ses yeux.

— Nous avons assez subi d'épreuves amères pour que des jours heureux

nous arrivent, ajouta madame Dorvilliers en levant les yeux vers un portrait de Joséphine qui se trouvait dans le petit salon.

— Et quelles sont ces nouvelles ? demanda le vieux monsieur Dorvilliers en s'appuyant sur sa canne pour écouter plus commodément.

Le docteur Delloye s'accouda sur son fauteuil, et les deux enfants se groupèrent devant Emile.

— D'abord, voici les pertes que j'ai éprouvées complètement réparées ; ma petite fortune se trouve libre et dans un état aussi prospère que je puisse l'espérer.

— Le Seigneur t'a béni, parce que tu mérites ses bénédictions, interrompit madame Dorvilliers en lui tendant ses mains sexagénaires qu'il couvrit de baisers. Thérèse passa son bras sous le bras de son mari ; le vieillard battit des mains ; le docteur Delloye jeta une exclamation de bonheur, et les petits enfants se réjouirent de la joie générale, sans en comprendre les motifs.

— Ce n'est pas tout, reprit Emile dont la physionomie s'animait de plus en plus ; j'ai encore une autre nouvelle à vous apprendre, une nouvelle presque aussi bonne que celle-ci.

— Et laquelle ?

— Parle donc, Emile !

— Mon fils, qu'est-ce que cela peut être ?

— Dis, papa, dis papa !

— Un instant... Comme vous me pressez.

— Vous allez revoir bientôt d'anciens amis, des personnes que vous aimez.

— François Muller et sa femme ?

— Non, je ne vous annoncerai pas leur arrivée comme une nouvelle inattendue ; nous les voyons presque tous les mois, puisque les intérêts de François l'amènent ici fréquemment... Voyons ; vous ne devinez point ?... trois personnes que vous aimez, que vous chérissez, que vous n'avez point vues depuis près de six ans !

— Ma fille Blanche !

— Georges !

— Et notre petite cousine, ajoutèrent les enfants Oh ! quel bonheur ! comme nous allons jouer avec elle !

— Je reçois à l'instant la lettre qui vous cause tant de joie, continua Emile, dont la nouvelle produisait une si vive sensation sur l'auditoire. Georges arrive d'Amérique avec sa femme et son enfant. Débarqué depuis quatre jours à Dunkerque, nous l'embrasserons demain.

— Et nous lui ferons bonne réception ! s'écria-t-on de toutes parts.

— 30 —

Le dernier mot de l'annonce. Dans une ville des États de l'Ouest, un bijoutier annonce à vendre : « Des pierres précieuses et qui brillent comme les larmes d'une jeune veuve. »

## LE VEUVAGE DE MA TANTE.

Suite et Fin.

Mais son soupir avait trouvé de l'écho ; il venait de retentir derrière elle distinct et prolongé. Elle tourna la tête de nouveau. N'ayant rien découvert, elle attribua ces bruits au vent qui pénétrait sans doute dans le corridor par quelque fenêtre mal jointe, et elle allait enfermer sa dernière boucle de cheveux dans une papillote lorsque tout à coup l'un des yeux du portrait de mon oncle s'anima d'un regard étrange.

C'était dans la glace, où le portrait, auquel elle tournait le dos, se reflétait directement, qu'elle avait aperçu ce regard. Un phénomène aussi singulier ne laissa pas de l'étonner, et, pour s'assurer du fait, elle appuya un instant sa tête sur une de ses mains, et regarda le portrait à travers ses doigts légèrement écartés, tandis que de l'autre main elle déplaçait un flambeau et en faisait tomber la lumière d'aplomb sur l'œil suspect.

L'œil ainsi frappé s'agita un instant en reflétant la lumière, puis il se voila tout à coup, comme offusqué de sa clarté trop vive par un éblouissement que ma tante crut reconnaître et qui était familier à mon oncle lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de sa femme.

Ma tante pâlit, et un frisson de terreur la parcourut des pieds à la tête, car elle se trouvait seule et trop éloignée de ses domestiques pour qu'ils pussent répondre à son appel.

Mais son effroi fut court. C'était, nous l'avons dit, une dame résolue, dont les nerfs étaient solides et l'esprit positif.

Elle se leva en fredonnant un air d'une voix assurée, saisit le flambeau d'une main ferme, en dépit d'un regard foudroyant que lui lança, le portrait, et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit brusquement. Puis, se précipitant dans le corridor, et de là dans l'escalier, elle tomba comme la foudre au milieu de ses domestiques, réunis dans la cuisine, les armes des premiers objets qui lui tombèrent sous la main, et se mettant à leur tête, reprit courageusement le chemin de sa chambre à coucher.

Bien que levée à la hâte, sa petite troupe avait un air respectable et faisant bonne contenance. Seule, la femme de chambre, qui n'avait pas osé rester dans la cuisine, trahissait son effroi en respirant des sels et en gémissant d'une façon lamentable.

— C'est un revenant ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Un revenant ! répliqua ma tante d'un air indigné. S'il ose se montrer, je lui tords le cou sans miséricorde.

Puis, pénétrant dans sa chambre, où tout se trouvait dans l'état où elle l'avait laissé, et montrait le portrait

de mon oncle à ses domestiques :

—Qu'on enlève ce tableau ? dit-elle d'un ton impérieux.

L'œil de mon oncle s'anima aussitôt, et un gémissement sourd partit du portrait. Les domestiques reculèrent, et la femme de chambre, poussant un cri de terreur, se laissa tomber dans les bras du garçon.

—Allons ! qu'on obéisse ! s'écria ma tante en frappant du pied avec impatience.

Le tableau fut enlevé, et de l'intérieur d'un placard adroitement dissimulé derrière la toile, le cocher tira, non sans peine, un grand gaillard à larges épaules et à mine sinistre, armé jusqu'aux dents, mais tremblant alors de tous ses membres et à demi suffoqué, qui se jeta aux pieds de ma tante en demandant grâce.

C'était tout simplement un coquin du voisinage qui avait été domestique chez ma tante et que l'on avait pris pour aider aux préparatifs que nécessitait l'arrivée de ma tante. Il avoua qu'ayant résolu de dévaliser cette dernière lorsque toute la maison serait endormie, il s'était lui-même imaginé le réduit où on l'avait découvert, et que pour être à même de saisir l'instant favorable, il avait percé l'un des yeux du portrait et appuyé le sien sur l'ouverture mais que, ne s'étant pas suffisamment réservé d'espace, il n'avait pu retenir les mouvements et le soupir qui avaient trahi sa présence.

Ma tante aimait la justice prompte et expéditive. Sur ses ordres, les domestiques s'emparèrent du voleur, et, après l'avoir bâtonné de façon à le guérir pour toujours de l'envie de renouveler sa tentative, ils le jetèrent à la porte, et l'envoyèrent se faire pendre ailleurs.

Cette aventure produisit cependant une si profonde impression sur ma tante, qu'elle prit un parti désespéré.

Le gentilhomme qui lui avait jadis fait la cour étant venu la voir quelques jours après, et lui ayant demandé sa main, elle la lui accorda sans balancer et l'épousa résolument trois mois après. Car, avait-elle coutume de dire ensuite en soupirant, c'est une chose bien triste pour une femme de coucher seule dans une maison isolée.

## MERVEILLES DE LA NATURE.

### LES FEUX FOLLETS.

Il est peu de personnes qui n'aient vu des feux follets ou qui n'en aient entendu parler, ces flammes bleu mat voltigeant au-dessus des marais, et qui ont donné lieu à tant de poétiques légendes

Les savants ne sont pas d'accord sur la cause de ce météore. Il est généralement attribué à des vapeurs phos-

phoriques qui s'élèvent et s'enflamment au seul contact de l'air, par les chaudes soirées des beaux jours d'été, et surtout de l'automne ; d'autres supposent qu'ils sont l'effet de la lente combustion de quelques gaz inflammables, qui deviennent visibles en s'élevant dans une couche d'air plus dense ; une troisième opinion les attribue au carbure d'hydrogène enflammé par l'électricité de l'atmosphère ; et enfin quelques entomologistes les regardent comme des insectes ailés, lumineux comme le ver luisant.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, voyons d'abord sur quoi est basée l'opinion de ceux des naturalistes qui pensent que le feu follet n'est pas un météore. Un certain botaniste, dont le nom nous échappe, déclare avoir vu un insecte lumineux se poser sur une plante, et, à son approche, avoir repris son vol. A l'appui de cette assertion, un autre naturaliste dit qu'il est à sa connaissance qu'un paysan plein d'intelligence lui avait assuré qu'un soir, revenant tard chez lui et traversant un bois, il avait vu derrière lui un feu follet qui suivait ses pas. et qu'arrivé à un échalier au sortir du bois, la lumière s'éleva pour franchir la barre et de là vola dans un pré voisin.—Nous rapportons le fait sans commentaire, nous ne voyons pas ce qui aurait pu empêcher un insecte de passer entre deux barres.—Une autre fois, il vit deux feux follets voler l'un autour de l'autre pendant un temps assez considérable, à peu près comme deux papillons qui se jouent, et enfin se poser sur une touffe de bruyère.

Nous avons lu quelque part que plusieurs savants naturalistes assurent que les feux follets sont la lumière produite par plusieurs vers lumineux ailés volant en groupes. L'un deux a vu, dit-il, de ces insectes par nuit calme ; il est parvenu à en approcher à deux ou trois mètres. et, de là, il les a observés avec attention ; il les a vus folâtrer autour d'un charbon mort. Mais, à un mouvement qu'il fit, ils s'envolèrent vers une autre plante, puis vers une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que, effrayés de sa poursuite, ils se fussent éloignés tout à fait : c'était dans une vallée marécageuse entourée de rochers ayant l'apparence de renfermer des métaux.

Un autre nous dit avoir eu, avec beaucoup de surprise, des vers lumineux voler à son approche par dessus les haies, et passer dans les champs. Ce phénomène m'étonna d'autant plus, ajouta-t-il, que je savais que l'insecte femelle est lumineux et n'a pas d'ailes, tandis que le mâle, qui en a, n'est pas lumineux, et je ne puis m'expliquer ce que j'ai vu qu'en supposant que le mâle porte sa femelle à travers les airs.

Un autre encore suppose que cette lumière émane de taupegrillon, et prétend qu'en 1780 (ce n'est pas hier), un fermier lui offrit un taupegrillon, et lui dit qu'un de ses journaliers, voyant un feu follet, l'avait poursuivi et jeté à terre avec son chapeau, et qu'il l'avait ramassé, et que c'était l'insecte même qu'il lui apportait.

On raconte encore qu'un voyageur étant sur l'impérial d'une diligence, avait vu, pendant plus de dix minutes, un feu follet très gros sur des terrains bas et marécageux, et qu'il avait toute raison de croire que c'était un insecte, et d'autant plus que le vent était assez fort et aurait dû l'emporter en ligne directe, si c'eût été un météore, mais qu'il en était autrement. C'était comme le vol inconstant d'un papillon tour à tour montant et descendant, paraissant alternativement se poser et s'élever comme planant dans les airs.

Voici un autre rapport de témoins oculaires totalement en désaccord avec ceux qui précèdent. Deux voyageurs traversaient à cheval un pays humide, sur une chaussée assez haute pour être praticable. Il pouvait être dix heures du soir ; il faisait beau temps, mais il n'y avait pas de lune et la nuit était sombre. Tout à coup, ils virent une lumière à environ quinze ou vingt pas sur le côté de la route. Ce n'était pas une clarté vive, c'était plutôt une vapeur lumineuse qui s'élevait d'un marais couvert d'une espèce de mousse. Cette mousse avait été partiellement enlevée, et laissait ça et là des trous qui s'étaient remplis d'eau ; une espèce de végétation s'en était suivie, et les plantes ainsi produites avaient commencé à se convertir en tourbe. On sait que, dans ces endroits, la décomposition des végétaux produit une grande émission de gaz. La lumière qu'ils apercevaient étoit élevée à un mètre environ au-dessus du sol ; elle voltigea d'un trou à l'autre, parallèlement à la route, jusqu'à la distance d'une cinquantaine de mètres, et s'éteignit tout d'un coup comme une chandelle que l'on souffle ; elle ne pouvait donc pas provenir d'un insecte.

(A continuer.)

## CHRONIQUE.

### Du Constitutionnel des Trois Rivières.

Une chronique, me direz-vous, chers lecteurs, et belles lectrices, c'est quelque chose de nouveau par le temps qui court je l'avoue. Tout à fait nouveau, surtout depuis que le but d'une chronique renferme une critique et de plus une critique adressée au beau sexe, aux jeunes filles aimables et aimées de notre petite ville.

Tout de même, je ne penso pas blesser qui que se soit, car la chose que je veux signaler n'est pas beaucoup comme ici, et

heureusement ne compte pas un grand nombre d'adeptes.

Je veux parler d'une certaine mode, (si l'on peut appeler cela une mode) une certaine habitude, plutôt, qui s'est établie parmi les jeunes demoiselles, depuis quelques temps.

Plusieurs de nos jeunes demoiselles paraissent avoir des tendances assez prononcées pour les cigarettes et les cigares. En soi, fumer n'est pas un grand défaut si cette habitude n'en entraîne pas d'autres avec elle, mais, on sait qu'elle est la source d'une foule d'autres désordres.

Mais on va me dire, j'en suis sûr, mais nous ne fumons pas par habitude, nous fumons pour faire comme les autres. C'est précisément ce que disait ceux qui ont fumé leur première pipe de tabac, nous voulons faire comme les autres et maintenant...

Jusqu'aujourd'hui, les demoiselles se sont contentées de fumer leurs cigarettes chez elles ou tout au plus sur le seuil de la porte; mais avec notre progrès moderne, je ne serais pas du tout surpris de voir dans un jour assez prochain, nos blondes fillettes fumer un cigare à côté d'un beau galant et tout en se promenant sur nos places publiques.

Je ne voudrais pas accuser le beau sexe d'avoir beaucoup de défauts, mais quelque soit le petit nombre de défauts qui soit son partage, il aurait tort d'envier ceux des autres. Si l'on veut prendre exemple sur l'homme, au moins qu'on l'imité dans ce qu'il a de bon.

Puis, quand les femme fumeront, les femmes boiront, et ensuite.

Je vous en prie, aimables lectrices, laissez aux hommes leurs défauts, croyez moi, vous laisserez là vos cigarettes et vos cigares, ou bien si vous persistez à enlever ce défaut à l'homme, l'on pourra encore avec raison, dire aujourd'hui de vous ce qu'on disait au temps du sautirique Boileau.

" Qui souvent d'un repas sortant toute enflammée,  
" Fait, même à ses amants, trop faibles d'estomac  
" Redouter ses baisers pleins d'aïl et de tabac."

ADONTS.

UNE AUDIENCE

A LA COUR DE CIRCUIT DE\*\*\*

Suite et fin.

DAZY CONTRE STATFORT.

—Sapristi! Te voila encore toi mau... vais barbier! que veux-tu à ce brave anglais?

—Qu'il prenne livraison de la perruque qu'il m'a commandée.

—Ah! ça mais c'est une guerre ouverte entre clients et fournisseurs.

—Jé avais commandée un perruque, pour donner à moâ samedi, et le barbier me l'avoir apportée lundi et le perruque être mal fait, mal fait, yes!

—Si quelqu'un est capable de dire que c'te perruque là est de la mauvaise ouvrage, je la donne pour rien. Faut qu'il aye un fameux toupet pour dire que ma perruque est mal faite!

—Fais passer, fais passer.—Gervais! dis à Madeleine d'apporter un miroir. Je veux l'essayer moi-même... Gervais comment trouves-tu que me vas cette perruque?

—Admirablement, Votre Honneur, elle vous rajennit de dix ans.

—Vrai! Trouvez-vous Sauvau?

—Mais oui, mais oui!

—Dazy combien ta perruque!

—Six piastres, Votre Honneur.

—Les voilà.—Je la mettrai les dimanches.

S...moi le camp tous les deux.—Il n'y a plus rien?

—Non, Votre Honneur!

L'audience est levée. Allons débarassons le plancher...Tiens l'espion Américain est toujours à son poste.—Monsieur! Monsieur! l'audience est levée, levée oui levée, comprenez-vous. Si non, voulez-vous revenir demain à la même heure. Je regrette que les banes ne soient pas remboursés.

—All right!

—Gervais, je mettrai cette perruque la les dimanches. Vas donc voir le bel assortiment de lunettes que Vohl vient de recevoir.

Pour copie conforme.

LA-TROU.

VARIÉTÉS.

La politesse et la complaisance ont le secret de se faire ouvrir des portes qui restent fermées quelquefois à l'esprit, à la science et au talent.

\*\*\*

Si vous voulez apprendre vos défauts, querellez-vous avec vos meilleurs amis; vous ne mettrez pas de temps à apprendre quel vilain vous êtes.

\*\*\*

Trouvé sur l'album de Mme X...

La femme considère son mari comme un être charmant pendant deux mois: un mois avant de l'épouser et un mois après l'avoir enterré.

Oh! Madame!

\*\*\*

Un petit garçon vint trouver sa mère ces jours-ci et lui dit:

—Maman, il me semble que si j'étais fait de terre, je deviendrais vaseux en dedans quand je bois!

\*\*\*

Deux enfants sont à jouer sur la grève.

—Veux-tu être ma femme? demande le petit garçon.

—Oui, répond la petite fille après un instant de réflexion.

—Eh bien! arrache-moi mes bottes alors.

\*\*\*

C'était pendant les vacances.

On était au salon chez Mme D... M. X. était prié de chanter.

—Moi, je ne chante jamais; demandez à mon frère

—Lui, non, il ne chante pas; mē cé ça ti court en chien, par exemple!

\*\*\*

Quelqu'un demandait à un paroissien du Berkshire qu'elle était la couleur des yeux de son pasteur.

—Je ne sais pas, répondit-il, car lorsqu'il prie, il tient les yeux fermés, et lorsqu'il prêche, c'est moi qui ferme les miens.

\*\*\*

DÉCOMPOSITION DU MOT NAPOLEON.—Un tireur d'horoscopes a fait le calcul suivant sur le mot *Napoléon*. Ce nom propre est composé de deux mots grecs qui signifient *lion du désert*. Ce même mot, ingénieusement combiné, présente une phrase qui offre de l'analogie avec le caractère de l'empereur des Français:

- 1 ..... Napoléon
- 6 ..... Apoléon
- 7 ..... Poléon
- 3 ..... Oléon
- 4 ..... Léon
- 5 ..... Éon
- 2 ..... On

En enlevant successivement la première lettre de ce mot et ensuite celle de chaque mot restant, on forme six mots grecs dont la traduction littérale dans l'ordre des numéros désignes, est *Napoléon on, éon, léon con apoléon poléon*. Ce qui signifie: Napoléon étant le lion des peuples, allait détruisant les cités.

\*\*\*

Le docteur M\*\*\*rencontre M. X\*\*\* qu'il n'a vu qu'une fois auparavant.

—Avez-vous assez de confiance en moi pour me prêter cinq piastres, dit M. X?

Oui, répartit celui-ci, j'ai la confiance, mais je n'ai pas les cinq piastres.

AVIS.

Nous devons prévenir les personnes intéressées à le savoir, que tout renvoi futur du second volume du *Journal pour tous* ne saurait être considéré comme les exemptant de payer l'abonnement de l'année entière, conformément aux conditions déjà spécialement énoncées dans le premier numéro.



Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an .....	\$0.50
Six mois .....	0.35
Un numéro .....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU.

170½ rue Sparks, Ottawa.